

DES LIVRES... À lire...

À l'école des compétences, de l'éducation à la fabrique de l'élève performant
Angélique Del Rey, La Découverte, 2009, 19 €



Angélique Del Rey est professeure de philosophie (elle a enseigné à Morteau), son questionnement sur les compétences est donc parti des situations d'enseignement qu'elle rencontre. Elle s'est interrogée : « *Comment et pourquoi cette notion s'est-elle imposée au point d'envahir le vocabulaire des psychopédagogues, des scientifiques de l'éducation, des ministères et administrations des systèmes éducatifs nationaux, des chefs d'établissement, des enseignants, sans compter les programmes scolaires, les bulletins d'évaluation des élèves et bien sûr tout le champ de l'orientation professionnelle ?* »

Angélique Del Rey dénonce, derrière la mise en avant des compétences, les valeurs véhiculées par cette forme d'évaluation qui tend à s'imposer en France mais aussi dans l'ensemble des systèmes éducatifs : la compétitivité, l'employabilité, le retour sur investissement.

Sa thèse : il y a un lien étroit entre le monde de l'entreprise et le système scolaire, le modèle économique avec ses impératifs de productivité et d'efficacité a pris le pas sur toute autre valeur, mettant à mal l'idéal humaniste revendiqué entre autres par Montaigne, Rousseau, Condorcet et Jules Ferry, selon lequel l'éducation devait avant

tout former des hommes. Le modèle économique et utilitariste se propage dans l'école en se servant des recherches des sciences de l'éducation et en détournant de leur idéal émancipateur les pédagogies actives, n'en retenant que leur efficacité.

L'éducation consisterait donc à investir sur un capital humain qui est un facteur de croissance économique pour les États, idée à laquelle aboutissait un programme de recherche à l'université de Chicago dans les années 1960. Selon cette perspective, l'éducation est considérée comme un investissement à la fois pour l'individu : plus il étudie plus son salaire sera élevé, et pour l'État : plus les individus possèdent un bagage d'études, plus le PIB augmente. C'est ainsi que le processus libéral a capturé le processus social. Ce n'est plus l'homme qui est au centre de l'éducation, mais cette dernière n'est qu'un moyen parmi d'autres pour augmenter la croissance.

Avec ces nouvelles formes d'évaluation par compétences, nous assistons à l'exercice de ce que Michel Foucault nommait le biopouvoir, pouvoir qui s'exerce de l'intérieur, qui oriente la vie, pouvoir d'autant plus terrifiant qu'il ne suscite pas de révolte. « *Un pouvoir de la norme dont le ressort principal est l'adhésion du normalisé* ». Celui qui en est la victime recherche lui-même cette oppression car il l'a intériorisée. Les pédagogies actives apparues dans les années 70 voulaient s'appuyer sur la liberté et l'autonomie de l'enfant. Le tour de passe-passe consiste, avec les nouvelles formes d'évaluation, à revendiquer cette liberté et cette autonomie pour mieux soumettre. Angélique Del Rey consacre un chapitre de son analyse, qui mérite d'être lu et médité, au « détournement des pédagogies actives ».

Ce qu'Angélique Del Rey reproche à l'évaluation par compétences, c'est son effet normalisateur, et cela plus encore que la note. La note restait extérieure à l'élève, qui n'en comprenait pas toujours la justification, mais l'évaluation par compétences lui fait intérioriser la norme. La note ne lui tombe plus dessus comme un jugement extérieur dont il peut éventuellement ne pas tenir compte, mais que se passe-t-il lorsque s'autoévaluant, il remplit lui-même les cases de la grille d'évaluation ? « *Je n'ai pas réussi, j'ai réussi, je sais orthographier les mots à usage courant, je sais ou je ne sais pas écrire sous la dictée, je sais ou je ne sais pas avoir un comportement responsable, je sais ou je ne sais pas utiliser quelques notions économiques et budgétaires de base* », cette fois la norme avec les valeurs qu'elle véhicule est intériorisée, elle est intégrée à la représentation qu'il se fait de lui-même.

L'évaluation par compétences a été récupérée au profit d'une logique économique utilitariste d'où les valeurs humanistes ont été supprimées. On pourrait alors penser que, selon la perspective qu'on se donne, l'évaluation par compétences sera ou non émancipatrice.

Mais Angélique Del Rey va plus loin dans sa critique, et c'est ici que nous autres pratiquants de la pédagogie Freinet sommes interpellés : **l'évaluation par compétences ne peut en aucun cas être émancipatrice, elle ne peut pas donner du sens à un apprentissage qui ne se fait jamais de manière sectionnée, séparée mais toujours de façon globale.**

« *Jérôme Bruner, père de la psychologie cognitive, déclara un jour : "Il n'a pas fallu longtemps pour que le traitement de l'ordinateur devienne le modèle de l'esprit." L'anecdote déjà contée est à cet égard très parlante : dans l'évaluation des compétences en français pour les petits sixièmes, celui qui avait utilisé les cinq mots imposés dans un récit incohérent avait comme résultat "compétence acquise", alors que celui qui utilisait quatre mots dans un récit sensé n'avait pas acquis la compétence. Ne sommes-nous pas en train de régresser – je veux dire nous, les pédagogues – avec cette pédagogie par compétences, et de fabriquer de petits robots au lieu d'aider des organismes humains à s'épanouir ? Comment avons-nous pu en arriver là ? Nous ne comprenons plus le rapport du tout aux parties. Nous pensons qu'en accumulant les fonctions et en mesurant des comportements types associés à ces fonctions, nous fabriquons un tout qui s'appelle "apprendre".* »

La somme des compétences ne fera jamais une unité, elle vide au contraire l'individu de toutes ses particularités et de toute sa singularité. L'apprentissage ne s'opère pas sur un individu vierge, un individu déterritorialisé, un individu sans histoire, sans territoire dans lequel il s'inscrit et se définit, un individu qui additionnerait une compétence, puis une autre, puis une autre. Chacun emprunte son chemin pour apprendre et ce chemin n'est pas modélisable. Un beau texte libre, une réalisation artistique, n'est pas une somme de compétences accumulées, c'est la création à un moment donné d'un individu avec son histoire, son parcours, ses rencontres.

L'évaluation par compétences, selon Angélique Del Rey, sépare l'individu de ce qu'il est, elle ne peut donc en aucun cas autoriser l'apprentissage.

Dans la dernière partie de son livre, Angélique Del Rey ne propose pas à proprement parler des solutions pour l'enseignement, dans le sens où une recherche de solution pourrait conduire à un « traitement du problème », un refus du conflit et à nouveau à l'imposition d'une norme. Sa démarche consiste au contraire à ne pas fuir le conflit, à le prendre en compte dans toutes ses dimensions, c'est-à-dire à le reterritorialiser, à le replacer dans un contexte. Dans quelle mesure Angélique Del Rey a-t-elle connaissance de Freinet et des pratiques actuelles des militants de l'ICEM (Institut Coopératif de l'École Moderne)? Difficile de le déceler. Elle cite Freinet en de rares occurrences lorsqu'il est question par exemple de son « optimiste espoir en la vie ». Toujours est-il que son dernier chapitre, « reterritorialiser l'éducation », décrit des pratiques de classe qui ont bien des traits communs avec celles de la pédagogie Freinet. Il s'agit d'inscrire l'éducation dans un contexte environnemental donné. On n'enseigne pas de la même manière dans une banlieue populaire et dans un quartier de centre ville bourgeois. Cela ne veut pas dire que l'école s'enferme dans son milieu mais que ce milieu est le point de départ, le point d'ancrage d'une investigation qui ouvre sur le monde. Il s'agit donc « de faire émerger les conditions d'une transmission véritable, à partir du réel de la situation ».

Angélique Del Rey cite l'exemple d'une école élémentaire en Argentine dans laquelle le quartier, les parents, sont impliqués, dans laquelle les salles de classe sont construites pour être appropriées par les enfants et leurs parents. Mais on pourrait aussi penser à l'école Freinet de Mons-en-Barœul qui, elle aussi, s'ancre dans un contexte bien particulier à partir duquel elle se « territorialise » pour s'ouvrir sur le monde, comme en témoigne le livre *Une école Freinet, fonctionnement et effets d'une pédagogie alternative en milieu populaire* sous la direction d'Yves Reuter.

Laurence Bouchet

... ou à relire

L'ÉCRITURE, PRÉALABLES À SA PÉDAGOGIE

Paul Léon et Jeannette Roudier, AFL, Paris, 1988, 11 €

65

Si l'on en croit les premiers concernés, c'est-à-dire les écrivains, les romanciers, écrire est un acte qui ne coule pas de source. Écrire demande de la peine, de la transpiration, de l'effort, des relectures, des ratures, des transformations multiples, grâce à quoi un texte apparaît, pétri d'innovations, qui permet de penser ce qu'on ne pensait pas encore et qui n'a donc que peu à voir avec le projet initial, et encore moins avec une espèce de don, de muse ou d'inspiration transcendant l'auteur... Le texte est travail sur le matériau linguistique, sur le jeu des mots dont il est le théâtre. Ce que connaît l'auteur, c'est moins la grâce de l'écriture que l'effacement de la réécriture, dont l'aboutissement lui échappe par l'infini des connections sémantiques, acoustiques, graphiques, culturelles : « *Le texte passe par une mise en rapport des différents signifiants, avec leur double polarité : idéelle (sens) et matérielle (sons). L'essentiel : les transformations dans ces deux sens vers le texte.* »

C'est sur cette base théorique que les auteurs réinterrogent les pratiques d'écriture à l'école, et en particulier en classe Freinet autour du texte libre. Comment faire en sorte que les enfants, dont on sait bien le peu de goût pour le travail de réécriture, entrent cependant dans ce long et nécessaire effort de transformation du texte ? Comment inciter l'élève à explorer les multiples possibilités du matériau langagier afin d'en être le maître... et l'esclave, car *in fine*, ce sont les mots remaniés à l'envi qui appellent des bouleversements de tous ordres et fécondent le texte ?

La réponse est à la fois simple et complexe : en les déformant, les détournant, les combinant, les associant, les dissociant...

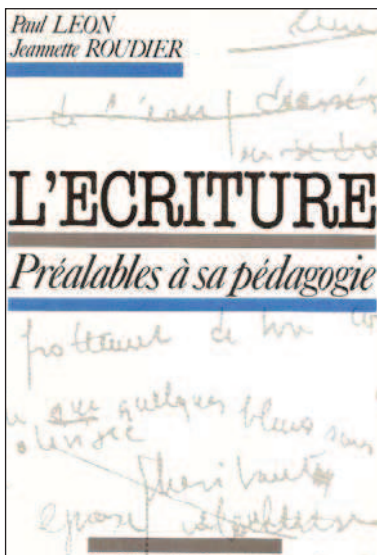
Queneau, Perec sont convoqués par les auteurs pour leurs multiples exercices en forme de gammes, de variations sur le même thème qui fournissent la base d'une démarche générale, à partir des textes libres d'enfants.

L'ouvrage est alerte, convainquant, très étayé sur le plan théorique et très riche sur le plan méthodologique.

Il est sorti en 1988 mais n'a rien perdu de son actualité.

Pour se le procurer :

http://www.lecture.org/revues_livres/livres_brochures/livre_ecriture_prealable.html



Martine Boncourt